



Gabrielle de Bournonville

Souvenez-vous du docteur de Bournonville... il avait un fils, Edmond. Ce dernier se marie à Liège le 23 juin 1908 avec une Andennaise, Maria Wafflard de Mortagne, fille d'une famille très catholique. Ensemble, ils ont trois filles : Marie-Louise, devenue religieuse chez les Bénédictines à Ermeton et qui, après 35 ans, quitte l'ordre pour retourner à la vie civile, Gabrielle et Juliette.

Au début de la Première Guerre mondiale, Edmond et Maria Bournonville-Wafflard se séparent. Edmond revient à Couthuin avec Gabrielle, sa seconde fille. Séparée de ses sœurs, Gabrielle se rend à l'école des Sœurs ainsi qu'au Patronage avec le vicaire Bemelmans. En 1935, Gabrielle se marie et va s'établir avec son mari dans la ferme du Fond d'Hestroy à Lustin, en province de Namur, où ils vivent avec leurs 2 enfants Michel et Christiane, âgés respectivement de 9 et 4 ans, et Joséphine, la sœur du mari de Gabrielle. Lors de la seconde guerre, le mari de Gabrielle est envoyé comme prisonnier en Allemagne.

A Bruxelles, en janvier 1943, les parents du garçonnet Robert Korman, alors âgé de 13 ans, sont arrêtés par les Allemands et déportés à Auschwitz et Birkenau. Par l'intermédiaire de l'abbé André de Namur et de Monsieur Cuvelier, bourgmestre de Lustin appartenant à la Résistance, Robert ainsi que son jeune frère aboutissent dans le petit village de Lustin. Robert est recueilli par Gabrielle. Cette dernière n'ayant pas les moyens d'héberger le jeune frère de Robert, le confie à des voisins, les Pollet. Gabrielle sait que les deux frères ne sont pas des orphelins mais bien des enfants Juifs. Toutefois, elle considère Robert comme son troisième enfant !

Quant à Robert, il raconte : *« J'ai été immédiatement considéré comme faisant partie de la famille, tout comme mon frère dans la ferme voisine. Gaby m'a toujours considéré comme son fils au même titre que ses deux autres enfants... En m'accueillant au sein de sa famille, j'y ai trouvé une chaleur de vivre et une protection, alors que nous vivions tous une période très troublée. Gaby de Bournonville, sa famille et son entourage ont pris de gros risques en m'accueillant, j'en frémis encore rétrospectivement pour eux. Il m'est resté et me restera jusqu'à la fin de mes jours un souvenir impérissable de son abnégation et de sa gentillesse. »*

Robert reste chez Gabrielle de Bournonville jusqu'à la fin de l'année 1945. Son père meurt en déportation et sa maman revient après plus de deux ans d'internement.

C'est pour avoir sauvé un enfant juif menacé de déportation et ce, au péril de leur propre vie, que Yad Vashem, l'Institut international pour la Commémoration des Héros et des Martyrs de la Shoah à Jérusalem, confère, en 1997, le titre de « Justes parmi les Nations » à Gabrielle Delannoy-de Bournonville et à titre posthume à sa belle-sœur Joséphine Delannoy.



Mariette Dock



Dans la cuisine, les horloges sont arrêtées et le temps semble suspendu. Mariette prépare son dîner, « Je suis née en 1930, quand la Belgique a fêté le centième anniversaire de son indépendance. Aujourd'hui, ma vie ne tient plus. Je suis prête à m'envoler. Je suis croyante. Mais...je ne sais pas... je vous dirai ! »

Née à Waret-l'Évêque, Mariette a pratiquement toujours vécu dans la même maison. Après avoir fait ses études primaires auprès de Madame Godart, dans son village, elle s'est rendue à Statte à l'école Sous-les-Roches. Dans le tram, ses beaux yeux verts croisent le regard d'Albert Jacquemin, de deux ans son aîné.

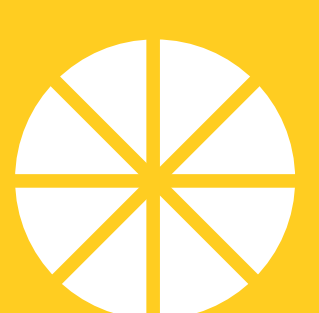
« Les garçons étaient dans un wagon et les filles dans un autre... J'étais la plus turbulente des quatre filles de la famille. Alors, mes parents m'ont placée dans un pensionnat à Champion et Albert m'écrivait là-bas régulièrement. Je me souviens encore par cœur de sa première lettre... L'année précédente, il avait pris une de mes photos et j'avais fait semblant d'être fâchée ! Il m'a donc écrit : "J'ose par la présente te demander si je peux garder ta photo.

J'espère que nous nous rencontrerons dimanche à la messe !" Signé "Marcelle"... C'était le nom de ma meilleure amie qu'il utilisait car, au pensionnat, notre courrier était lu avant de nous être remis »

Sans surprise, Mariette épouse Albert, professeur à l'Université de Liège et futur bourgmestre de Waret-l'Évêque. Un mariage heureux ! Tout était très beau, trop beau ! En 1979, Albert décède inopinément d'une crise cardiaque. Mariette se dévoue alors pour la Fabrique d'église du village dont elle devient présidente. Un accomplissement plutôt rare pour une femme à cette époque. « Albert m'avait dit qu'en acceptant d'en faire partie je trouverais du travail. J'ai rempli et aimé cette fonction pendant 33 ans, l'âge du Christ... »

Outre son fort caractère, Mariette a aussi énormément d'humour ! Pour l'anecdote, il y a cinq ans, le meilleur ami Franc-Maçon de son mari, décède. Un membre de la Franc-Maçonnerie propose alors à Mariette de l'emmener à Robermont, au Centre funéraire, proposition qu'elle accepte volontiers. Et là... confusion ! Plusieurs Maçons prennent Mariette pour la maman du conducteur et l'embrassent fraternellement, elle aussi ! Ce qui fait dire à Mariette, Dame d'église : « Vous prenez des femmes chez vous ? »

Vous l'aurez compris, Mariette est une des plus belles rencontres qui jalonnent une vie...d'autant plus qu'au moment de la quitter et lui ayant proposé de remettre à son neveu, les deux photos qu'elle m'a si aimablement prêtées pour la réalisation de son portrait, elle me répond : « Ramenez-les-moi vous-même ! » Comme si cela lui faisait plaisir de me voir à nouveau...



Léna Sokolowska

Léna Sokolowka est née le 24 février 1924 à Martignas en Pologne. Elle a un frère et une sœur. À 16 ans, elle est emmenée à la sortie de l'école par les Allemands. La voilà dans le camp de Fallingbostel situé dans la lande de Lunebourg en Basse-Saxe (Stalag.XIB N°20.818), en train de fabriquer des munitions. En 1942, un officier du camp cherche une femme pour effectuer le repassage, Léna est choisie. Si la situation est légèrement plus facile, elle reste néanmoins très éprouvante.

C'est cependant là qu'elle rencontre Edmond Jemine, un Couthinois. Lorsque la guerre se termine, Léna suit Edmond et arrive en Belgique le 7 mai 1945. D'abord hébergée dans la caserne de Seilles en compagnie d'autres femmes qui ont connu le même destin, dont Maria Mras (née le 30 novembre 1924 en Tchécoslovaquie) et Scherifa Michalowa (née le 5 octobre 1924 en Russie), Léna s'installe finalement à Surlemmez.

Léna se marie avec Edmond le 20 octobre 1945 et commence à travailler. Il ne faut pas penser que la vie est facile pour elle. Dans le village, où elle ne maîtrise pas le français, ni le wallon, elle est appelée « la Russe ».

En 1966, Léna perd son mari. Elle continue à travailler chez Intermils à Andenne et se remarie plus tard avec un collègue. Elle n'a aucune nouvelle de sa famille. Sont-ils toujours en vie ? Il faudra de longues années pour que sa jeune sœur la retrouve à Couthuin, via la Croix-Rouge. « Elle est arrivée dans les années 70 en taxi, se souvient le fils de Léna. Ce fut un grand bonheur pour les deux sœurs. Maman est retournée pour la première fois le 13 juillet 1977. Son papa était décédé, mais sa maman vivait toujours. »

Léna est décédée le 12 janvier 2007.

Après la Seconde Guerre mondiale, des Couthinois ont fait de belles rencontres, ce qui a permis l'arrivée de belles personnes dans la commune. C'est ainsi une histoire similaire qu'a connue Erika Appel, née le 3 octobre 1926 en Allemagne, arrivée à Marsinne le 12 novembre 1945. Elle a épousé Jules Duchene, un Couthinois qui travaille au charbonnage de Grâce-Hollogne, le 14 juin 1945 en Allemagne. Ils ont ensuite déménagé ensemble dans la région liégeoise.





Rica Henrard

Boutiquier sur la place communale de Couthuin où se situe désormais le bâtiment de la poste, Zénon Henrard engendre quatre filles de son second mariage. Il a la coquetterie de prénommer ces dernières avec une terminaison en « a », comme il le fait aussi avec ses garçons avec une terminaison en « on » (Gaston, Edmond...).

Parmi ces quatre filles, trois ont marqué, certes modestement et à leur façon, l'histoire de Couthuin...

Bianca, l'aînée, fait une thrombose qui la rend muette. Certains se souviennent de son regard qui implorait. Par conviction et en tant que libérale convaincue, Bianca choisit de se faire incinérer et devient la première personne de Couthuin à le faire. Une véritable opposition à la religion, si bien que certains « bons catholiques » ne suivent pas le cortège funéraire ! Celui-ci ne dure que cent mètres, puis le corbillard démarre en direction de Bruxelles car le seul crématorium de l'époque se trouve à Uccle.

Olga, la troisième fille de Zénon, est née le 10 mars 1875, à Couthuin (Sur-les-Trixhes) comme ses frères et soeurs. Elle a épousé le 3 mars 1900 Henri Joseph Simetin, secrétaire communal comme son père avant lui. Veuve durant la Première Guerre mondiale, Olga devient receveuse communal, profession qu'elle exerça pratiquement jusqu'à son décès en 1953.

Rica (également orthographié Rika), la quatrième fille de Zenon, est née le 21 mai 1882. Elle a épousé Félicien Orloff, le 18 juillet 1903. Rica devient sage-femme à Couthuin. À l'époque, lors des naissances, il fallait faire appel à la sage-femme, en l'occurrence Rica Henrard. Cette profession réclame une disponibilité à toutes épreuves. À n'importe quelle heure, par tous les temps, la sage-femme quitte son domicile à pied pour rejoindre la future maman. Notons qu'à cette époque la population de la commune de Couthuin avoisine les 3000 habitants et que Rica se déplace à pied, à travers les petites routes de la commune.





Louisa Warnier

Figurez-vous que l'arrière-arrière-grand-père de Louisa Warnier, Arnold, est arrivé en 1782 à la ferme du château d'Envoz, en provenance de Ramelot. Les enfants d'Arnold Warnier vont ainsi jouer durant deux siècles un rôle politique et associatif énorme à Couthuin.

En 1801, alors qu'Arnold travaille au service du baron de Potesta, son fils Gilles devient maire de Couthuin. Sa particularité principale est de vouloir, dès le début de son mandat, régulariser le plus rapidement possible les situations de tous ceux qui n'avaient pas encore déclaré la naissance de leur enfant ou le décès d'un proche à l'état civil. En 1808, c'est le chevalier de Mélotte qui lui succède au poste de maire, mais Gilles reste au Conseil comme adjoint. A cette même époque, Gilles se marie avec Elisabeth Pera, la fille du maire de Héron.

Arnold, le plus jeune frère de Gilles Warnier, est le seul des enfants Warnier à être né à Couthuin. Après avoir quitté la ferme de Potesta, située à deux pas du château d'Envoz, il s'installe à ferme de la Chapelle avec son épouse Catherine Fiace et leur fils Pierre, qui deviendra bourgmestre de Couthuin. Ils y resteront durant tout le 19^e siècle.

Quant à Jean-Joseph, un autre fils d'Arnold Warnier, il s'installe d'abord à la ferme Lamalle de Couthuin, avec son père, et prit épouse. Il meurt cependant à Antheit en 1840, laissant de jeunes enfants, qui reviennent plus tard avec leur mère à Couthuin. On les retrouvera comme mineurs à une époque où la mine paie mieux que l'agriculture. Pierre, le petit-fils de Jean-Joseph, deviendra, en 1900, le premier échevin socialiste de Couthuin et sera un des fondateurs de la coopérative « Union et progrès » de Surlemmez-Couthuin. Il en est nommé secrétaire, fonction qu'il remplit pendant plus de vingt ans, jusqu'à sa mort. Il est aussi un des pionniers de la Maison du Peuple. Il y apporte son intelligence et lui donne le meilleur de son temps. Il est choisi comme secrétaire. Très serviable et très gai, il se dépense sans compter.

Un soir d'hiver de 1918, pendant les derniers mois de l'occupation allemande, Pierre Warnier rentre à pied jusqu'à Couthuin. Il était venu à Huy comme d'habitude pour apporter du ravitaillement aux citoyens. Mais, trompé par l'obscurité, il tombe dans la Meuse et décède.

Pierre Warnier laisse derrière lui deux filles. Nées à Couthuin, Louisa et Mariette font leur scolarité à l'école de Surlemmez. Louisa devient demoiselle de magasin à la coopérative, elle habite rue Pravée à Couthuin.

En 1946, alors que les femmes n'ont toujours pas le droit de vote aux élections législatives, Max Tannier, bourgmestre de Couthuin, lui propose de figurer sur la liste socialiste. Nommée conseillère au CPAS, le 14 décembre 1948, Louisa entre par la suite au conseil communal et devient échevine. Louisa Warnier sera donc la première femme échevine de Couthuin. Elle décède en 1968.



Marie Degbomont

Marie, Auguste, Mathilde et Armand sont les 4 enfants de Julien Degbomont. Installée avec sa famille à Couthuin, Marie, née en mai 1899, vit dans le village une enfance et une adolescence heureuse. C'est une jeune fille jolie, gaie et épanouie. Volontaire, elle trace son chemin à travers tout. Elle fréquente l'école primaire du Fond de Couthuin, tenue par les Religieuses institutrices communales.

Arrive la guerre 14-18, Marie découvre la souffrance. Ce n'est encore qu'une adolescente, mais elle se dévoue auprès des soldats blessés et accompagne les mourants. Coquette, la jeune fille transforme plusieurs fois la même robe pour se donner ou donner aux autres l'impression d'en porter une nouvelle. Petit à petit, une idée germe dans sa tête. Ainsi, lorsqu'elle annonce sa vocation religieuse, on lui conseille les filles de la Croix. Elle accepte de leur rendre visite, mais son choix est arrêté. Elle veut entrer au Carmel, afin d'être, selon son expression, tout à fait religieuse, c'est-à-dire cloîtrée.

Le 8 décembre 1922, Marie Degbomont quitte Couthuin, accompagnée par sa famille, pour rejoindre le Carmel à Amay. Six mois plus tard, elle prend l'habit et fait profession le 9 juin 1923. Enfin, elle prononce ses vœux perpétuels le 9 juin 1927 et reçoit le voile noir le même jour. Des moments importants auxquels Julien n'assistera malheureusement pas, il est décédé le 22 mars 1924.

Durant ses temps libres, Marie lit, cherche et note des pensées et des textes pour soutenir la prière et la vie d'une carmélite. Sœur Marie de Jésus cite souvent l'Écriture par cœur. Jusqu'à la fin de sa vie, les psaumes sont, par sa piété, une source de découvertes et de réconfort. Elle a demandé à une de ses sœurs de lui écrire en grandes lettres ce verset du Psaume 33 : 'Qui regarde vers Dieu resplendira, sur son visage point d'amertume', afin de l'avoir toujours sous les yeux.

« C'est le début d'une longue vie à la suite de Jésus, dans la prière, le silence, la recherche incessante de Dieu », raconte Jules Degbomont, le neveu de Marie. « Ma tante Mimie, qui est devenue Sœur Marie de Jésus s'est de suite fondue dans sa nouvelle vie. Elle s'est prêtée à tous les travaux pour rendre service à la communauté : peindre les cellules et les cloîtres, soigner et veiller les malades, faire la cuisine et cultiver le jardin. Elle aimait aussi les ouvrages de couture et de broderie. »

« En mai 1940, c'est l'exode sur les routes de France », continue Jules Degbomont. « Sœur Marie de Jésus se retrouve seule, séparée de la communauté. Elle marche en paix. Sa stature et son allure décidée lui valent d'être arrêtée pour une espionne. Emmenée au poste contrôle, elle ne perd pas son sang-froid. À la question, 'qui a réformé le Carmel?', elle ajoute : 'Et notre père St Jean de la Croix, le connaissez-vous?'. Après bien des péripéties, dépourvue de provision, elle fut très heureuse de pouvoir gouter deux œufs dans un poulailler abandonné. Elle arriva la première à Derval où elle fut rejointe par la communauté. Les Sœurs se rendront à Bergerac, après être passées par Cholet et Niort. Tante Mimie y est restée jusqu'en novembre 1941 pour soigner les sœurs malades qui ne pouvaient revenir en Belgique. »

Après la guerre, en 1952, Sœur Marie de Jésus passe du carmel de Corioule, où elle était installée depuis 1924, à celui de Ciney. En 1967, elle quitte Ciney pour Cornillon.

Jules Degbomont raconte encore : « Je suis allé la chercher pour la conduire à Cornillon. Nous sommes passés par Couthuin et nous nous sommes arrêtés dans la maison où elle avait vécu et où toute la famille l'attendait. Mais elle trépignait d'impatience pour rejoindre son nouveau domicile. Mon oncle, qui la suivait par ordre chronologique, en fut déçu. Peu après, elle nous écrit : 'Le temps de trouver mon chemin dans le monastère, et je serai habituée'...et ce fut ainsi. »

Le 8 septembre 1973, entourée de son frère Auguste, de sa sœur Mathilde, de ses deux belles-sœurs et de tous ses neveux et nièces, sœur Marie de Jésus fête son jubilé de 50 ans de vie religieuse. Après avoir renouvelé les vœux de chasteté, pauvreté et obéissance, elle ajoutera : « ... je veux servir Dieu et l'église par la prière, dans le silence, le travail, la pénitence... » Ce programme, qu'elle a réalisé durant un demi-siècle, elle le continue. Les deux dernières années de sa vie, de grands efforts lui sont demandés : ne plus partager la prière, la récréation, rester inactive, ne plus lire, et à certains moments, ne plus très bien savoir où elle est ou ce qui se passe. Elle s'est ainsi consumée peu à peu.

Marie Degbomont s'est éteinte aux premières heures du 31 mai 1987. Elle est enterrée le 3 juin au cimetière de Robermont, en présence de l'abbé Schomus.



Marie Rondia

Née à Flémalle le 21 juillet 1892, Marie est la sixième enfant du couple Slecten-Jadoul. Le papa de Marie décède alors qu'elle n'a que 12 ans. Sa maman loue les chambres de la maison familiale à la semaine à des ouvriers qui provinennent parfois de loin et ne peuvent pas retourner chez eux quotidiennement.

Les dimanches après-midi, au fond de la petite maison, une pièce se transforme en lieu de rencontres. On y boit un verre, on danse parfois. C'est ainsi que Marie a connu Alfred Rondia, provenant de Couthuin et travailleur à Flémalle.

Joëlle Vuchelen, petite fille d'Alfred se souvient de son grand-père : « Mon grand-père ferrait les chevaux et fabriquait des outils tels des râpeaux. Il effectuait diverses réparations et cerclait des roues. Comme la majorité des Rondia, il est décédé jeune. Il était président d'une fête et on venait le chercher à son domicile avec la fanfare. Il disait quelques mots et pour ne pas les oublier, son discours était inscrit sur le mur intérieur de la maison. »

Jeunes mariés, Marie et Alfred s'installent à Couthuin, au Pied du Thier. De cette union vont naître 5 enfants. Marie éduque sa petite famille, cultive son jardin, possède une petite basse-cour, travaille dans les champs.

En 1913, le couple Rondia voit arriver un premier enfant, Félix qui deviendra gendarme. Trois ans plus tard, durant la guerre, un deuxième fils agrandit la famille. Dès son plus jeune âge, François veut devenir curé. A cette époque, rejoindre le séminaire est très coûteux.

Afin d'aider son fils, Marie commence à livrer des télégrammes. Une sonnette est installée dans sa maison et reliée avec le bureau de poste. A toutes les heures du jour et de la nuit, Marie parcourt à pied, avec courage, les chemins de la commune parfois même sur plusieurs kilomètres !

Grâce aux efforts inconsidérés de sa maman, François se rend au séminaire de Saint-Trond où il peut suivre sa vocation.

Marie était une femme généreuse, de caractère, qui aimait rendre service. Une seule fois dans sa vie, elle s'est permise de voyager, à Lourdes. Marie s'est éteinte chez sa fille à Marchin en 1963.





Agnès Pauli

Plus connue sous le titre de la Veuve Lathour, Agnès Pauli possède pourtant un nom qui tient une place importante dans l'histoire du Moulin de Ferrières. Au 18^e siècle, elle a pris en main la pérennité et le développement du site.

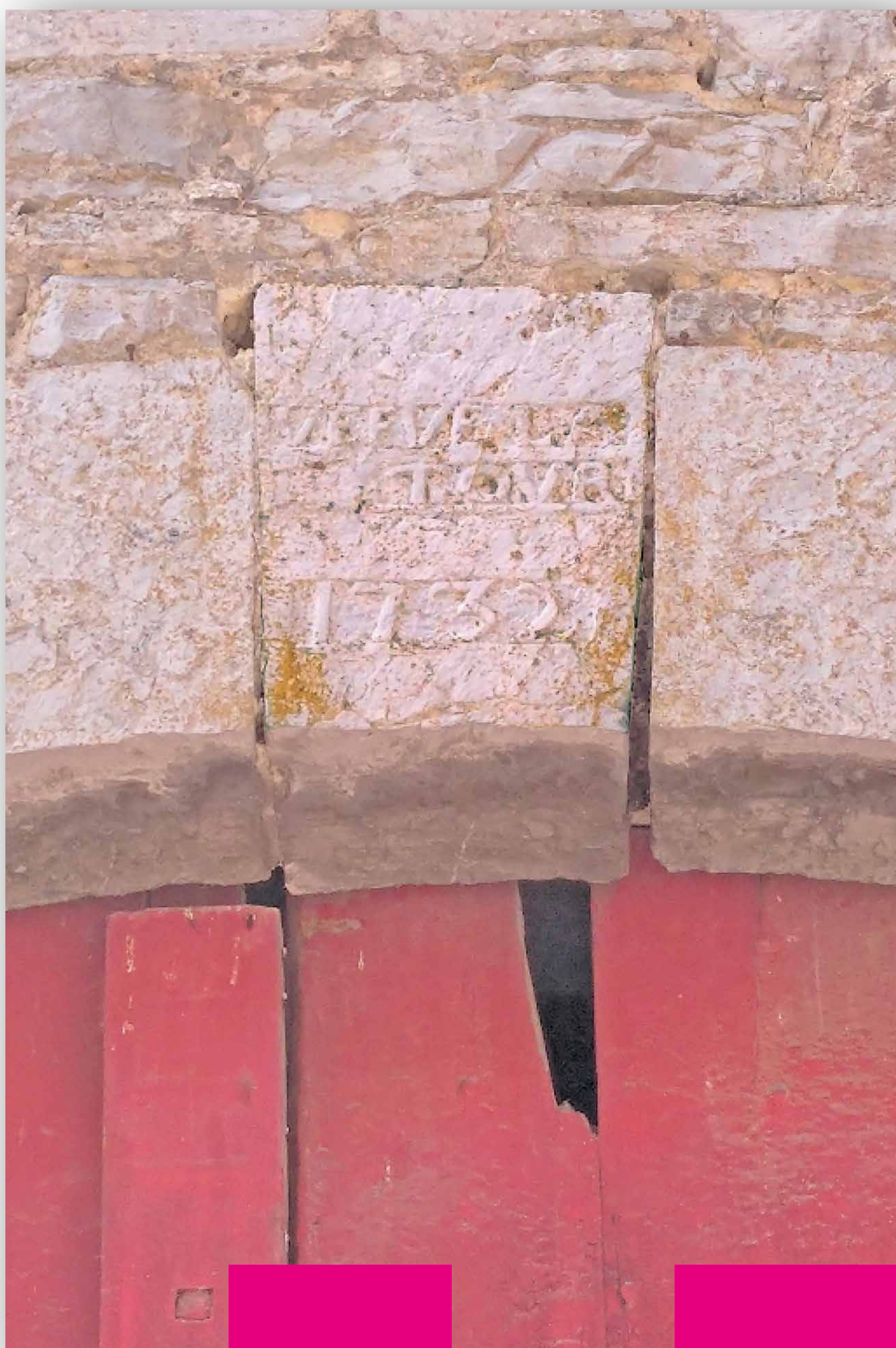
À Héron, le Moulin de Ferrières est un lieu emblématique tant au niveau patrimonial, naturel et culturel. Racheté et exploité par la Commune depuis 2015, le site est doté d'une histoire passionnante qui a notamment été marquée par le travail d'une femme : Agnès Pauli.

Au cours du 18^e siècle, le site du Moulin de Ferrières a connu l'essentiel de son développement avec la construction de plusieurs bâtiments. Le meunier Maurice Lathour était alors aux commandes du moulin afin d'y assurer la production. Mais lors du décès de ce dernier, c'est son épouse, Agnès, qui reprend les rênes ! En effet, pour elle, il n'est pas question de laisser le site à l'abandon !

Connue sous le nom de « La Veuve Lathour » au sein de la commune, Agnès Pauli a marqué de son empreinte le Moulin de Ferrières. Dans la première moitié du 18^e siècle, elle a mené une campagne de restauration du site et aurait même pris l'initiative d'orchestrer la construction d'une nouvelle grange à laquelle son nom est associé.

Sur le site, deux pierres gravées témoignent du travail et du passage d'Agnès Pauli. La première se situe sur la clé trapézoïdale de la porte de la grange et porte l'inscription « VEFVE LA TOUR 1732 », témoignage direct du travail de l'épouse du meunier sur le site. L'autre inscription, sur une pierre insérée dans le mur qui porte la roue du moulin, porte la date de 1745 et les initiales « J L » pour Joseph Latour, fils d'Agnès et propriétaire suivant du moulin.

Au 18^e siècle déjà, l'histoire du Moulin de Ferrières aurait pu prendre une tout autre tournure si la veuve du meunier n'avait pas pris en charge l'entreprise. Un héritage aujourd'hui toujours bien vivant et maintenu dans les mémoires.





Victoire Delchambre

Sainte-Beuve a dit : « Vieillir c'est ennuyeux, mais c'est le seul moyen que l'on ait trouvé de vivre longtemps. » Madame Victoire Delchambre-Warzée a confirmé la vérité de cet adage car 100 ans plus tard, Héron a célébré un évènement aussi exceptionnel que rarissime. Après un siècle de vie et d'activités, c'est l'instant où l'on peut se tourner vers l'œuvre accomplie et considérer le passé.

Née à Héron le 13 mai 1853, Victoire Warzée est la fille de Louis Warzée (né à Oteppe le 22 juin 1820) et de Charlotte Lancelle (née à Hannêche le 24 octobre 1829). Ses classes primaires, Victoire les effectue à l'école du village où elle se rend chaussée de sabots. Issue d'une classe laborieuse, elle s'élève à force de travail et de courage vers une situation indépendante.

Le 1er février 1882, Victoire épouse Jules Henri Joseph Delchambre (né à Ciptet le 10 mai 1860). Sept enfants naissent de cette union : François, Georges, Armand, Marie, Julia, Julie et Laure. Victoire a habité la majeure partie de sa vie au vieux Moulin à Vent, situé non loin du cimetière de Héron, où elle a tissé inexorablement sa toile et fixé pour des générations l'image de la citoyenne idéale. N'est-ce pas une vertu digne d'éloges que de rester attachée à la terre qui vous a vu grandir et qui vous voit vieillir ?

En 1953, Victoire Delchambre fête ses 100 ans, donnant ainsi une splendide leçon de vie à tous les Héronnais ! Pour ne pas l'avoir déserté, c'est au Moulin que la cérémonie est organisée.

De mémoire de Héronnais, c'est bien la première fois que l'on fête une centenaire ! Peu de villageois manquent à l'appel et de nombreux amis sont également présents, malgré une pluie battante, pour témoigner à Victoire leur sympathie, leur reconnaissance et leur admiration. Deux cents personnes participent au dîner qui se déroula dans la cour du Moulin.

Vers 15h, place au cortège ! Depuis plusieurs jours, parents, amis et connaissances se sont mobilisés pour la préparation des chars et l'organisation du cortège. Sous les bravos de tous les sympathisants disséminés le long du parcours, Victoire arrive à la Maison communale pour une cérémonie à laquelle elle est accueillie par Camille Mathieu, le bourgmestre, ainsi que par le conseil communal au grand complet.

La cérémonie terminée, les jeunes organisent des danses de l'époque, principalement le lancier, dans la cour de la Maison communale.

C'est vers 22 heures qu'un feu d'artifice clôture cette cérémonie attachante organisée dans le village qu'elle apprécie depuis un siècle.

A peine remis de leurs émotions, bon nombre de Héronnais et de Héronnaises participent huit jours plus tard à une nouvelle fête ! En effet, les paroissiens viennent étreindre les deux nouvelles cloches de l'église Saint-Martin de Héron.

Depuis la seconde guerre mondiale, l'église de Héron, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, est privée de ses deux grosses cloches, volées par l'occupant et sans doute fondues pour les besoins de l'industrie allemande.

Les deux nouvelles venues, prénommées Marie et Bernadette, sont consacrées solennellement le 17 mai 1953, alors que l'année du bicentenaire de l'église est à la même occasion célébrée par Monsieur l'Abbé Pochet, Curé Doyen de Couthuin. L'Abbé Pochet exprime sa reconnaissance aux parrains et marraines des cloches à savoir Victoire Delchambre-Warzée et Yvonne Courtois-Clech ainsi qu'Achille Ancion-Houbette et Léon Anciaux-Destexhe.

Victoire Warzée assiste bien entendu à la messe du bicentenaire et rehausse ainsi de sa présence cette sympathique fête paroissiale. Elle décède quelques temps après.



Maria Plompteux

Née en 1924 à Landenne, Maria Plompteux habite en face de l'église Saint-Martin à Héron.

Lors de l'arrivée du curé Hosselet à la paroisse de Héron en 1945, Maria s'occupe ainsi du ménage et de la cuisine pour l'homme d'église.

A Héron, les habitants ont toujours apprécié de se rencontrer et de partager des moments de convivialité. A leur demande, le curé Hosselet confie à Maria la mise en place d'un groupe de l'Action Catholique Rurale des Femmes (ACRF) à Héron. Les premiers fondements de l'ACRF sont posés en 1907 à Ermeton-Sur-Biert. Le « Cercle des fermières » y voit le jour avec pour but de favoriser le développement intellectuel, moral et religieux des femmes. En 2007, l'ACRF est officiellement reconnue comme « mouvement d'Education permanente » et se positionne comme le relai de la parole des femmes en milieu rural.

A Héron, le groupe local voit le jour en 1945. C'est ainsi que diverses activités sont mises en place sous l'impulsion de Maria. Fort de son succès, ce groupe pouvait d'ailleurs se vanter de rencontrer aussi l'adhésion de nombreux hommes de la commune !

Après la création de ce premier groupe, c'est ensuite un rassemblement de personnes plus âgées qui est mis en place. « Un groupe de trois fois 20 », comme le précisait Maria. Réunis chaque semaine, ces Héronnais ont l'opportunité de se retrouver, de discuter de leur quotidien, de leurs joies mais également de leurs peines et ennuis.

En septembre 1969, Maria et le curé Hosselet inaugure le club de gym Le Hérédia! Quelle fierté pour Maria de voir au quotidien tant d'enfants participer avec joie et bonne humeur aux cours de gym et de danse.

Dotée d'une véritable fibre sociale, Maria a ainsi consacré sa vie à prendre soin des autres et à créer du lien entre les habitants de la commune de Héron. L'histoire de Maria et de l'ACRF est ainsi longue de 40 années de travail, de passion et d'actions variées pour le bien-être et l'enrichissement social des Héronnais.

Après le décès du curé Hosselet en 1985, le groupe de l'ACRF perd une grande part de son énergie mais fort heureusement, au début des années 2000, avec l'aide et les conseils avisés de Maria, le groupe reprend vie dans le village ! En 2021, l'ACRF compte une dizaine de membres actives qui organisent chaque année de nombreuses activités : cycle de conférences, ateliers de cuisine, goûter des aînés...

Maria Plompteux décède fin janvier 2021, à l'âge de 96 ans. Nous garderons en mémoire son sourire, sa gentillesse et sa bonne humeur. Nous ne pouvons que la remercier pour le dynamisme avec lequel elle aura contribué au développement de la vie sociale héronnaise !

